

« Ce sont les femmes  
qui rendent tout progrès impossible »  
déclare Comstock à Rosemary. (1)

La conception des femmes chez Orwell a de quoi nous surprendre. Mais il y a tout lieu de croire qu'il y a quelque peu évolué dans ce domaine depuis *Que vive l'Apidistra* jusqu'à 1984.

Le rôle politique de Julia est très important dans 1984. Winston la méprise intellectuellement, mais elle a compris la nature du système dans lequel elle vit et elle sait l'utiliser au mieux : « Il faut savoir hurler avec les loups, c'est la seule façon d'être en sécurité ».

Elle a tout de suite perçu que Winston Smith n'était pas comme les autres. Cependant sa révolte est individuelle tout comme sa prise de conscience. Elle refuse toute révolte organisée contre le Parti. Seule importe la survie individuelle. (Julia se débrouille pour se procurer du café). Le socialisme pour elle, c'est d'abord chacun pour soi. Ce qu'elle souhaite avant tout, c'est être une « vraie femme » et non « une camarade ». Pour cela, elle n'hésite pas à se procurer cosmétiques et parfums. Elle réussit à impressionner Winston par sa féminité. Julia vit dans l'instant et manifeste son opposition au régime par une succession d'actes de désobéissance. Elle croit qu'on ne peut s'opposer au Parti qu'en lui désobéissant ou en commettant des attentats. Peu lui importent l'avenir ou les théories politiques, seul compte pour elle l'instant présent qu'elle partage avec Winston.

Dans 1984, l'acte sexuel est avant tout un acte politique. Politique et sexualité sont étroitement liés chez Orwell. Les relations amoureuses de Julia et de Winston témoignent de leur rébellion face au monde qui les entoure. C'est pourquoi leur couple reste précaire. Ils vivent des moments exaltants ensemble, mais ne partagent aucune des difficultés de la vie quotidienne. Même si Winston regrette parfois de ne pouvoir s'installer de façon permanente avec Julia, il sait que cela n'est pas possible. Orwell n'envisage pas de relation stable pour eux. Cela les mènerait certainement à l'échec comme ce fut le cas pour Winston et sa femme. Il ne traite du quotidien dans la vie des femmes qu'en le sublimant dans une vision romantique et sentimentale. La seule scène de vie quotidienne est celle où il décrit une prolétaire qui pend des couches tout en chantant des airs populaires. Laisant libre cours à son exaltation, il se livre alors à quelques réflexions sur les privations du prolétariat. Il faut d'ailleurs noter que ce qui le fascine dans la pauvreté, c'est tout ce qu'il y trouve de sordide. Il semble y découvrir une sorte de jouissance qui nourrit et exacerbe son imagination.

Orwell ne s'intéresse pas aux femmes en tant que groupe social, mais uniquement en tant qu'individues dans leur rapport à la sexualité. Et pourtant, si les femmes ne font pas partie de ses préoccupations essentielles, on les retrouve dans de nombreux romans. Même s'il ne semble pas les estimer

beaucoup, l'image qu'il nous donne d'elles a évolué depuis *Dorothy* dans *La Fille du Pasteur* à Julia dans 1984.

Les premières femmes qu'il a décrites, se ressemblent toutes et sont le reflet de son époque et de sa jeunesse. Il n'est pas tendre à leur égard. Leur éducation puritaine et victorienne les a blessées au plus profond d'elles-mêmes, et elles ne peuvent assumer leur sexualité. Dorothy est une vieille fille d'environ trente ans, maigre et sèche, pour qui le plaisir est une chose dégoûtante. Les rapports sexuels lui font horreur et elle souffre d'une frigidité incurable. Rosemary dans *Que Vice* l'Apidistra lui ressemble beaucoup, bien qu'elle souhaite avoir des rapports avec Gordon, leur première expérience est un échec complet. Le décor y est pourtant le même que dans la fameuse scène entre Winston et Julia. (L'union des deux couples dans les bois est une scène digne de D.H. Lawrence). Mais Orwell se plaît à avilir systématiquement l'érotisme : les règles, l'absence de contraceptifs qui empêchent les couples de faire l'amour.

Et Orwell provoque notre indignation quand il écrit au sujet des femmes dans *Que Vive l'Apidistra* : « Les femmes, comme c'est dommage qu'on ne puisse s'en passer totalement ou du moins que cela ne soit comme chez les animaux », dans 1984, il représente Julia de façon nettement plus positive. Elle n'est plus un obstacle à la liberté de l'homme. C'est Julia qui aide Winston à se libérer du moins temporairement. Elle apparaît parfaitement épanouie, tout à fait à l'aise dans son corps, et n'a donc plus rien à voir avec ses premières femmes. Avec 1984, il n'envisage plus la femme et le mariage, mais uniquement un moment privilégié dans la vie d'un couple. Certes, dans cette dernière œuvre, la femme est très proche de celles dépeintes par D.H. Lawrence. Orwell a tout comme l'auteur de *L'Amant de Lady Chatterley* une vision naturaliste des choses. Orwell et Lawrence ont tous deux décrit les mineurs et les classes laborieuses, mais ils ont également parlé de l'amour romantique des couples dans les bois loin de toute société et de toute préoccupation sociale.

Tout un monde sépare la puritaine Dorothy de *La Fille du Pasteur*, jeune femme refoulée, incapable d'assumer sa sexualité, de Julia qui semble tout à fait libérée sur ce plan. Certes, Orwell ne s'est pas intéressé au rôle social des femmes. Ce n'était pas là son propos. Mais tout au long de ses romans, le problème de la libération des femmes sur le plan sexuel l'a obsédé de façon aussi significative que D.H. Lawrence. Il n'a jamais eu à leur sujet de thèse politique, mais elles ont toujours pris une place importante dans son univers.

Sara Thompson

1. O. le vivant rap d'entre, aux éditions Champ Libre.